

contes et des légendes. Cela tient-il à votre enfance ?

PIETRO CITATI : La comtesse de Ségur fut une des mes premières grandes lectures. Entre 5 et 8 ans, j'ai lu des dizaines de livres d'elle, j'adorais Sophie... et bien sûr les contes de fées, Mme d'Aulnoye, « Les mille et une nuits ». Depuis, j'éprouve le besoin de raconter, quand j'ai fini d'analyser les œuvres. Le livre que j'achève sur « L'odyssée » racontera une autre fois l'histoire que narre Homère... mais après une interrogation qui la change complètement, où j'ai cherché à trouver le livre que cachait le livre.

LE POINT : Vous partez donc de petits faits vrais pour élaborer une analyse littéraire, qui va se changer à nouveau en récit ?

PIETRO CITATI : C'est cela : je refabrique de la fiction. J'aimerais que mes livres – j'ignore si j'y arrive – aient le mouvement et la fluidité des contes. Qu'ils deviennent des sortes de fictions de second ordre.

LE POINT : Les consciences dont vous écrivez ainsi le « roman » sont toutes pleines et lumineuses. Êtes-vous, ou avez-vous été, croyant ?

PIETRO CITATI : Je vous répondrais comme un de mes grands amis : je suis catholique à 8 heures, calviniste à 9, taoïste à 10, zoroastrien à 11, bouddhiste dans l'après-midi et, à la tombée du jour, orthodoxe.

LE POINT : On a l'impression que vous ressuscitez vos héros dans un corps de cristal afin de faire valoir le cœur rouge qui bat en eux. Est-ce une cathédrale que vous leur bâtissez, à l'image de la basilique Saint-Denis, avec ses rois de France ?

PIETRO CITATI : Peut-être, mais c'est malgré moi... Je suis très gourmand, c'est certain : dès que j'en ai fini avec un écrivain, un autre se présente. Mais on ne peut que projeter des cathédrales : Balzac lui-même reconnaissait que la sienne était en ruine, Musil n'est jamais parvenu à achever la sienne.

LE POINT : Flaubert disait que le romancier devait être dans ses livres comme Dieu dans sa création : présent partout et visible nulle part. Vous reconnaissez-vous dans cette définition ?

PIETRO CITATI : Je crains d'être un peu trop visible... [Rires] Mais le romancier est un créateur, sinon un visionnaire ; le portraitiste n'est qu'un écrivain de second ordre, au mieux un créateur. J'ai besoin d'avoir sous les yeux une œuvre déjà existante. Balzac comme Tolstoï s'en passaient absolument : leur seule vision suffisait.

LE POINT : Écrit-on la vie des autres par désintérêt pour la sienne ? Ou parce qu'on a le pouvoir de devenir un autre, comme le schizophrène qui conclut votre essai « La lumière dans la nuit » ?

PIETRO CITATI : Les deux. J'aime ce que je suis, je suis bien dans mon corps, mais mon existence ne m'intéresse pas. Je détesterais avoir à écrire une autobiographie, ou à tenir un journal. Mais devenir un autre, oui. Changer de peau, de corps, comme les acteurs, oui.

LE POINT : Avez-vous tout de suite écrit ?

PIETRO CITATI : J'ai d'abord été un philologue raté. Devant les essais de critique stylistique que j'avais consacrés à Giuseppe Parini, un poète italien du XVIII^e siècle, mon ami Giorgio Bassani (3) m'a dit : « Est-il possible que tu écrives si mal, Pietro ? » C'est vrai, mon style était épouvantable... Puis j'ai collaboré à *Il Giorno*, un quotidien où Alberto Arbasino et moi devions écrire une chro-

nique un mercredi sur deux. Le besoin de séduire le lecteur, de le convaincre d'acheter tel ou tel livre m'a beaucoup aidé : j'ai appris à être clair et à bien raconter. Puis j'ai écrit ce gros – trop gros – livre sur Goethe...

LE POINT : En même temps que ces « Portraits de femmes », vous republiez votre ouvrage sur les grands mythes dans l'histoire du monde (4). Qu'est-ce qui unit ces deux livres ?

PIETRO CITATI : Dans le premier, j'évoque des figures d'écrivains, dans le second, je parle des rêveries de l'islam, ou du paradis chrétien. Et j'emploie chaque fois le ton du conte, ou de la fable. Mais il n'y a pas de psychologie dans les mythes.

LE POINT : Dans vos portraits aussi, on trouve la trace de certains mythes romantiques touchant à la création.

PIETRO CITATI : Oui. Mon héritage vient pour partie de la Grèce, pour partie du romantisme. D'un côté, Homère et la tragédie grecque, de l'autre, Hölderlin et Baudelaire, surtout lui. Et Proust, qui est lui aussi un romantique. Même Goethe, qui ne l'était pas, a fait plus de romantisme que quiconque...

LE POINT : Vous êtes critique littéraire mais aussi éditeur de classiques (5). On peut donc se passionner pour l'histoire littéraire et être attentif au présent ?

PIETRO CITATI : Pendant vingt-cinq ans, j'ai créé des collections, corrigé des livres, soigné des styles, revu des traductions. J'ai adoré inventer des collections, les imposer au public. Un écrivain raté, c'est très noble, mais un éditeur raté, c'est insupportable. Dans les années 60, nous avons créé une collection d'auteurs contemporains chez Garzanti, avec mon ami Manganelli. Il y avait Musil, Cendrars, Canetti, que nous avons fait découvrir en Italie, et Céline, encore inconnu chez nous, dont on a traduit « Mort à crédit ». Mais l'éditeur, qui haïssait la littérature, a coulé la collection. Plus nos livres marchaient, et plus il nous détestait. Malgré sa jalousie envers le succès, il réussissait bien à vendre ses livres... [Rires.]

LE POINT : C'était l'éditeur malgré lui ?

PIETRO CITATI : C'est ça. Le père, représentant d'un groupe chimique américain, avait créé une maison d'édition scientifique. Son fils, qui voulait être écrivain, le haïssait. Après avoir édité Pasolini, il a fini par réaliser son idéal : la maison s'est écroulée, il a perdu des milliards.

LE POINT : Y a-t-il un vivant dont vous aimeriez faire le portrait ?

PIETRO CITATI : Je ne vois pas. La littérature de la fin du XX^e siècle n'a pas la force de celle de son début, ou du siècle passé. J'aime beaucoup Kundera, je lui ai consacré beaucoup d'articles, mais je ne pourrais pas écrire un livre sur lui... Peut-être manquons-nous d'éléments : pour faire un portrait, il faut des documents, des correspondances. Du recul. Après tout, j'ai bien fait un portrait d'Homère, sans avoir aucune lettre de lui... ■

1. « Portraits de femmes », collection « L'Arpenteur », Gallimard, 375 pages, 149 F, traduit de l'italien par Brigitte Pérol.

2. Publié en Italie dans un récent recueil consacré aux grands romanciers du XIX^e siècle, « Il male assoluto » (Mondadori).

3. L'auteur du « Jardin des Pinzi-Contini » et des « Lunettes d'or ».

4. « La lumière de la nuit ».

5. 100 volumes grecs, latins, chrétiens et byzantins publiés, chez Mondadori, à raison de 4 volumes par an.